Adèle Bibaud

Une lettre anonyme

Jan Vermeer (1632-1675), *La liseuse à la fenêtre* (1657),
Gemäldegalerie Alte Meister, Dresde, Allemagne.

Une lettre anonyme

I

À Monsieur Edgar T…

Ne vous est-il jamais arrivé, mon cher Edgar, de recevoir des lettres anonymes. Tiens, voilà que je commence par une phrase qui ne devait être qu'au milieu de ma missive. Oui, cette question, je ne vous la ferai qu'après avoir raconté ce qui m'arrive. Vous le savez je vous initie aux moindres incidents de ma vie. Vous avez aussi une manière de questionner sans en avoir l'air, qui ne me permet pas de ne vous rien cacher, et quelquefois je suis fort étonné d'avoir mis au courant de toutes mes folies un sage tel que vous. Je vous entends vous écrier : flatteur ! Non, monsieur, je ne le suis pas ; ce métier je ne l'ai jamais appris, et dans tous mes longs voyages, en Europe, en Asie, en Afrique, je ne suis jamais parvenu à me refaire, je suis toujours demeuré l'incorrigible Gaston, disant tout ce qu'il pense, avant, malgré ses défauts, l'horreur du mensonge, l'amour du vrai, du bon, du spirituel ; voilà pourquoi je suis demeuré votre ami le plus dévoué, car vous possédez ces trois qualités. Mais je me tais bien vite, vous me faites les gros yeux, les compliments vous ne les aimez pas. C'est juste, je vous ai déplu ; mille pardons, désormais je serai muet comme la tombe à votre sujet, et tel qu'un véritable égoïste je ne vous entretiendrai que de mon humble personne. Êtes- vous content ? Maintenant tournons la page.

Savez-vous comment je quittai Montréal l'autre jour, lorsque je pris le dîner avec vous ? En véritable ours mal léché, sans prendre congé de personne. En voulez-vous savoir la cause ? Ne cherchez pas trop longtemps, vous l'avez deviné, c'est la femme.

Vous savez comme moi, la femme se mêle à tout ce qui nous regarde. Avez-vous du bonheur, c'est la femme, avez-vous du malheur, c'est la femme, avez-vous des misères, des tracas, des ennuis, c'est encore la femme, l'éternelle femme.

C'est elle qui bouleverse le monde, mais il paraît qu'il ne faut pas trop lui en vouloir, puisque sans elle il n'existerait pas, j'ai donc pardonné bien vite à celle qui m'a fait quitter si brusquement Montréal, car celle-là a droit à tout l'amour, la tendresse, le respect qu'un cœur peut éprouver, puisque c'est ma mère.

Comment, allez-vous me dire, votre mère, une femme de tant d'esprit, de tact, de finesse, a-t-elle pu vous causer des désagréments assez grands pour vous décider à laisser Montréal, où vous deviez passer six mois ? il faut avoir été trop prompt, ou, mon cher, permettez-moi de le dire, il faut que vous ayez manqué de raison.

Parfait, je vous l'accorde, j'ai manqué de raison ; mais Edgar, avouez que les femmes d'esprit sont celles qui se fourrent les plus singulières idées dans la tête. Figurez-vous que ma mère, savez-vous ce qu'elle voulait ? Je vous le donne en mille, je vous le donne en cent, elle voulait me marier ! Comprenez-vous enfin ce grand mot ? me marier, moi, qu'en dites-vous ? n'était-ce pas assez pour me faire fuir jusqu'au Mont Blanc ? Oui, je me sentais d'ardeur à gravir ces montagnes et à me laisser geler sur leurs sommets à cette proposition. Me marier, moi l'excentrique, moi le misanthrope, ah ! ah ! ah ! du fond de ma retraite je vous assure que je ris de bon cœur.

« Mon fils, m'a dit ma mère en commençant, savez-vous que vous avez bientôt trente-trois ans.

« — Oui, ma mère, je ne l'ai pas oublié.

« — Eh bien !

« — Eh bien ! qu'en concluez-vous ?

« — Qu'il est temps de vous choisir une compagne.

« — Je n'en vois pas la nécessité.

« — Au contraire je la trouve fort urgente, car si vous ne vous hâtez, vous deviendriez l'être le plus capricieux, le plus fantaisiste, le plus insupportable, que la terre ait porté. Tenez, j'ai une charmante union à vous proposer.

« — Sous quelle forme, ma mère ?

« — Sous la forme gracieuse de mademoiselle Alice de C...

« — Mademoiselle de C... ?

« — Oui, est-ce qu'elle ne vous plaît pas ? C'est une aimable enfant qui, outre sa jolie figure, a une éducation parfaite et une fortune à apporter à son mari.

« — Je n’aime pas à courir la bonne fortune, et votre aimable enfant n’est pas ce qu’il me faut ; je suis bien d’opinion qu’elle a de très beaux yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une chevelure blonde, une bouche moqueuse, une silhouette élégante, une main de duchesse, un pied mignon, mais que voulez-vous ma mère, je n’ai pas de goûts matrimoniaux, et comme vous me revoyez après six ans d’absence, j’ai vu une infinité de femmes, blanches, noires, jaunes, rouges, sans qu’il me soit venue la moindre envie d’en prendre une. Je veux jouir encore de ma liberté.

« — Allons donc, ce que vous dites là, Gaston, n’a pas de sens commun.

« — Au contraire, ma mère, c’est très sensé.

« — Vous déraisonnez toujours, Gaston, au commencement de nos entretiens, mais je finirai bien par changer vos idées biscornues. Vous me revenez du bout de l’Orient avec une infinité de travers dont il faudra vous départir, il faut vous habituer à penser que vous n’êtes plus au milieu des Égyptiens.

« — Comme il vous plaira, ma mère, mais je ne m’habituerai jamais à la pensée d’aimer une autre femme que vous.

Et là-dessus je l’ai embrassée en lui disant :

« — Faites mes saluts les plus respectueux à mademoiselle Alice, et dites-lui que si elle a jeté ses vues sur moi, il serait bien plus sage de les porter ailleurs, je ne suis pas fait pour un mari. »

Je la quittai à ces mots, une heure après j’étais dans le wagon qui m’entraînait vers Québec.

Je connais ma mère, Edgar, elle n’est pas femme à abandonner ce qu’elle entreprend, chaque jour je l’aurais vue venir à moi avec cette phrase : « Mademoiselle Alice est comme ci, puis elle est comme ça, puis elle a fait ceci, puis elle a fait cela. Que dis-je, elle ne m'aurait pas laissé un moment de repos, sans me parler avec des louanges flatteuses de son Alice. Bref, elle m'aurait écorché les oreilles de telle façon avec sa demoiselle de C... que pour avoir la paix j'aurais peut-être fini par épouser cette petite, quitte à m'en repentir toute ma vie. J'ai pris le meilleur moyen, tout simplement, comme un lâche, j'ai fui le danger. Grondez-moi, mon cher Edgar, cette fois vous n'y pourrez rien, je suis fort décidé à ne pas retourner à Montréal, jusqu'à ce que ma mère ait entièrement renoncé à ses idées matrimoniales à mon endroit,

Cher Gaston, je vous écris sur le vapeur, après avoir laissé le wagon, et je vous envoie mes impressions de voyage. Nous avons passé la Rivière-du-Loup, nous filons à pleine vapeur vers le joli village de la Malbaie. Le vent est si violent qu'il ne reste plus sur le pont qu'une famille américaine irlandaise, composée de six personnes, la mère anguleuse grande et sèche, un gros papa obèse, à la face rubiconde, à l'air jovial, satisfait en tout point de lui-même ; deux grandes filles, aux nerfs d'acier, parentes de Gulliver, enroulées dans des manteaux étroits, leur donnant l'apparence d'énormes poteaux télégraphiques ; deux Hercules de force, de santé, sur la nuque desquelles sont posées, sans grâce, sans coquetterie d'humbles casquettes de toile blanche retenues par des gorgettes sous des doubles mentons, bien nourris, gros et gras. Puis deux petites fillettes ; ma foi, pas mal celles-là. Cette famille, qui semble au comble du bonheur sur le pont, où le vent furieux tourbillonne en tout sens, est demeurée ainsi exposée tout l'avant-midi, aux fureurs des aquilons, en exceptant cependant les deux enfants : ces petites ne font qu'un rond du pont à l'intérieur du bateau, laissant battre les portes avec un bruit assourdissant, au désespoir des autres voyageurs, j'entends le gémissement de ma voisine de gauche, élégante jeune femme d'une pâleur marmoréenne, un peu neurasthénique, pauvre malade, elle cherche en vain à sommeiller quelques instants sur son fauteuil, craignant l'air condensé de sa cabine ; mais impossible, le bing, bang, bang, se renouvelle toutes les minutes. Tiens, voici la vitre de la porte qui se brise à grands fracas, pour ma part je n'en suis pas fâché, nous allons avoir un peu d'air pur dans le salon, toutes les fenêtres sont closes, il fait une chaleur étouffante ; mais ma voisine, ma pauvre voisine, elle frissonne déjà. Son mari, d'apparence virile, garde, cependant, par amour sans doute, sur ses traits la pâleur de sa femme, s'empresse de lui apporter de moelleuses et chaudes couvertures, dont il l'enveloppe avec un soin jaloux. Il est la perle des maris j'en suis sûr, on voit qu'il s'est façonné aux goûts, aux sentiments, aux idées de sa compagne ; même, il semble qu'un courant électrique lui fait ressentir tous ses petits malaises, tous ses petits caprices ; vraiment c'est un plaisir de voyager avec des époux si bien assortis. Il peste lui aussi contre ma famille excentrique, qui veut tout voir et ne rien perdre du voyage. Le vent se calme, il est midi que font-elles, à présent mes grandes filles ? elles écrivent, leur plume court, avec la rapidité de l'éclair, sur le papier. Que griffonnent-elles, j'en suis curieux. Je voudrais bien pouvoir me pencher sur leur manuscrit pour lire leurs pensées. En les voyant, certes je ne leur aurais pas soupçonné des goûts littéraires ; on a de ces surprises dans la vie !

Nous filons, nous filons, toujours, les jolis villages se succèdent de chaque côté de la rive, les montagnes, les collines, les vallons, les plaines immenses disparaissent tour à tour et mes grandes filles écrivent encore. Mon Dieu, mon Dieu, comme elles y vont, quelle ardeur, pas une seconde de repos depuis deux heures, figurez-vous donc avoir pour compagne de sa vie une femme comme celles-là. Je plains d'avance le malheureux destiné à ce supplice. Je vois d'ici votre sourire narquois, comme ma mère vous me traitez de vieux garçon, sans cesse mécontent de la plus belle partie du genre humain, n'avouant jamais que nous aussi, pauvres hommes, nous avons nos travers !

D'accord je suis avec vous, certes nous les avons nos travers le premier je le reconnais et pour vous prouver combien je suis sincère vous recevrez en même temps que ma lettre une parodie du traité de La Bruère que votre humble serviteur s'est permis d'écrire lors de son voyage en Orient, où rien de sa part dans le détail n'a été omis sur la bêtise et le ridicule de notre sexe ; vous fermerez peut-être le livre avant de l'avoir tout parcouru, si vous êtes trop chatouilleux à notre endroit. Les auteurs ont le privilège de pouvoir dire bien des choses, en scalpant sur le vif, ils ne peuvent être qu'intéressants, on a beau leur en vouloir quelques fois en se sentant touché trop au vif, il faut reconnaître cependant qu'ils ont souvent raison. Mais je m'aperçois qu'inconsciemment je me vante, sans le vouloir, ce n'était pas mon intention ; pardon cher ami de vous ennuyer ainsi, votre serviteur est tout honteux de vous avoir une fois de plus prouvé combien les romanciers sont pétris de défauts...

L'on m'a interrompu au beau milieu de ma missive, vous me retrouvez à Québec où je suis installé depuis deux jours, figurez-vous mon cher, qu'hier à ma grande surprise, j'ai reçu une lettre. Tenez je vous en envoie le contenu, elle est concise en ces termes.

« À Monsieur Gaston P... Avocat,

Québec.

« Monsieur,

« Tout le jour m'a pesé, j'essayai vainement de tromper les heures en parcourant un roman de Victor Cherbulliez. Aimez-vous cet auteur ? son style vous plaît-il ? Si vous avez lu son ouvrage, Samuel Brohl et compagnie, vous qui vous intéressez si fort à la littérature, vous avez dû sourire à cette expression, lorsqu'il parle de Larinski et qu'il dit : Il avait une voix de baryton, étoffée, moelleuse et vibrante. Singulière définition, n'est-ce pas, très spirituelle, nouvelle, imprévue.

« Si vous aimez l'imprévu, monsieur P., vous serez satisfait aujourd'hui, car ma lettre est tout ce qui peut vous arriver de plus imprévu, vu que vous ne vous y attendiez nullement vous ne pouviez vous y attendre ; puis pour continuer la surprise, mon nom doit demeurer pour vous un mystère, je vous écris sous le voile du pseudonyme. Ne cherchez pas à découvrir qui je suis, c'est inutile, vous n'y parviendrez jamais. Contentez-vous de me penser joliment originale, cela doit vous convenir, il me semble les idées originales vous appartiennent assez. Donc, si nous sympathisons de ce côté, je puis espérer que vous me lirez jusqu'au bout, sans que je vous sois trop désagréable. »

Je vous disais en commençant que j'étais triste, parce que le temps ne pouvait s'écouler. Oui, je me sentais envahie d'un malaise indéfinissable, je me plaignais sans raison, je soupirais sans cause. Dites, n'étais-je pas atteinte de cette terrible maladie que les Anglais appellent le *spleen ?* Avez-vous déjà éprouvé de ces découragements complets, de ces dégoûts de la vie qui vous font envisager le monde sous un si sombre aspect ? Si vous en avez été exempt, vous êtes un heureux mortel. Pour moi je ne connais rien de pis. Que faire en ces moments d'abattement moral, d'ennui indicible ? Je n'ai trouvé rien de mieux que de me pencher sur une feuille de papier pour écrire à M. P. S'entretenir avec un homme d'esprit est le moyen le plus efficace de chasser tous les *spleens.*

Je ne puis m'adresser mieux, vous avez à titre de touriste une infinité de connaissances, d'autant plus agréables pour moi qu'une partie des pays que vous avez vus je les ai parcourus. En correspondant nous pourrons par la pensée nous transporter de nouveau en France, en Suisse, en Italie, en Afrique même si vous le voulez ; nous enfoncer dans les sables immenses du Sahara, où nous pourrons ensemble, tous deux y puiser une eau, bénie, capable d'apaiser la soif brûlante de nos âmes.

Je dis nos âmes, comme si elles étaient sœurs. Voyez dans la souffrance combien vite nous nous faisons d'illusions ; parce que je suis triste et cherche quelque chose qui me manque, il me semble que vous aussi vous souffrez ; vous vous demandez, ai-je une dyspepsie anticipée d'un bonheur que je n'ai pas goûté ; suis-je microbisé d'une maladie dont je me suis moquée bien souvent, serais-je une utopiste voulant marier toutes les contradictions ?

Dites-moi dans votre prochaine lettre si je me trompe. Je vois d'ici, monsieur, combien vous me trouvez pétrie de prétentions, en comptant d'avance sur votre réponse ? je ne le pense pas. Vous aimez l'intrigue ; vous avez vu tant de choses dans vos voyages ; ma conduite ne vous surprendra pas. Si vous aimiez, je ne vous parlerais pas comme je le fais ; votre cœur et votre esprit étant occupés d'une autre, vous n’auriez aucun moment à donner à une inconnue ; étant tout pour elle, vous n’auriez pas un mot pour moi. Mais l’amour vous ne le connaissez pas. Vous ignorez ses instants d’ineffable bonheur, de joie réelle, que procure un tel sentiment lorsqu’il est partagé, et vous ne pouvez, comme Lamartine, vous écrier :

« L’amour je l’ai chanté, quand plein de son délire,
Ce seul mot murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon cœur cédait au pouvoir d’un coup d’œil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l’écueil,
J’aimai, je fus aimé, c’est assez pour ma tombe,
Qu’on y grave ces mots, et qu’une larme y tombe. »

Lamartine est grand poète, nul mieux que lui n’a su définir les impressions du cœur humain. En lisant ses confidences, n’avez-vous pas été ému de la sensibilité de cette âme poétique, lorsqu’il adresse ses regrets aux mânes de Graziella, dont il ignorait avant la séparation toute la puissance sur son cœur ? Le bonheur était là, il le laissa passer. Combien de gens commettent la même faute ! Bien des chagrins pourraient être épargnés si l’homme, comme le chien de Lafontaine, n’abandonnait souvent la proie pour l’ombre. Mais je m’aperçois que je deviens sermoneuse ; c’est à mon insu, je vous assure ; les sermons je les déteste, je me rappelle si bien avec quelle promptitude, lorsque j’étais enfant, je me bouchais les oreilles afin de ne pas entendre les longs chapelets de reproches que m’adressait mon institutrice. Vous voyez je n’ai jamais été parfaite. Je ne sais si l’âge m’a été favorable, si j’ai plus de mérite maintenant qu’alors.

Dites-moi comment vous me jugez ? Je suis fort curieuse de connaître votre opinion, surtout, ne me cachez rien. Adressez votre lettre ainsi :

Mademoiselle Laure,
Poste restante,
Beloeil, P. Q.

Rappelez-vous que j'attends votre réponse au plus tôt. Adieu. Mon *spleen* est passé, je vous en remercie.

Eh bien ! Edgar, que pensez-vous de tout cela. Avez-vous déjà reçu des lettres anonymes. Conseillez-moi, dois-je répondre ? Je vous dirai que sans la connaître cette femme m'intéresse. Elle doit être une fine mouche à en juger par ses écrits, quel que soit son but, le plaisir de recevoir de semblables lettres vaut bien la peine de lui envoyer de mes nouvelles. Vous savez j'ai toujours eu un faible pour l'extraordinaire, vous m'avez souvent ridiculisé à ce sujet. Enfin je ne ferai rien sans votre avis. Hâtez-vous de me donner votre opinion. Au revoir, cher Edgar, je vous serre la main.

Gaston P...

II

À Monsieur Edgar T...

Edgar, vous êtes un homme incompréhensible, je ne vous ai jamais connu avec autant de réticences. Vous me tournez des *oui* qui me font tout l'effet d'être des *non*. Enfin vous m'embrouillez de telle façon que j'ai terminé votre lettre sans trop comprendre si vous m'encouragiez à répondre ou à garder le silence. Vous commencez par des louanges sur un style qui vous plaît, des idées charmantes d'une femme vous paraissant réellement spirituelle, puis tout à coup, au milieu de cette longue série d'éloges à son endroit, vous me lancez un *mais* m'arrivant comme une bombe, au milieu d'un plat d'ortolans que je suis en train de manger à belles dents, et que vous dispersez impitoyablement. Ce *mais,* n'étant pas de ceux que j'avale le mieux, est pour m'apprendre que ma fine mouche pourrait bien n'être qu'un rusé garçon voulant s'amuser à mes dépens.

Edgar, je ne vous le pardonne pas, changer ainsi ma femme en garçon ; ce n'est pas du tout convenable, c'est fort mal de votre part, de tracasser ainsi l'esprit de votre ancien ami, avec une probabilité que je n'admettrai jamais ; car j'y tiens, mademoiselle Laure est une femme, une véritable femme avec toute la ruse, la finesse de son sexe. D'abord, nous autres, hommes, nous n'avons pas ce tact, nous n'écrivons pas ainsi ; puis je vous le répète, il faut que ce soit une femme.

Je vous vois sourire, sournoisement, dans votre moustache, de mon entêtement. Fat, dites-vous, malgré le scepticisme qu'il affecte, il tient absolument à ce qu'on s'occupe de lui, et ne peut admettre une raillerie à son adresse.

Ce n'est pas cela, Edgar, vous me jugez mal. Je sais que tous nous sommes sujets à la critique, nul n'est exempt des mauvaises plaisanteries en ce monde. Le monde, personne ne le connaît mieux. J'ai étudié tous ses ridicules, ses prétentions, ses dédains jaloux, ses fiertés vaniteuses, ses airs de grandeurs, sous lesquels se cache toujours le parvenu, ses hauteurs sans esprits, ses affectations de convenances, créées pour repousser les capacités, les talents, et élever aux nues les niais, que la fortune dore.

Le masque de l'hypocrisie, sous lequel se voilent les fausses vertus, je l'ai soulevé trop souvent pour en être encore dupe, voilà pourquoi je me soucie fort peu de l'opinion du monde. Je fais ce qui me plaît, et ris des sots qui me regardent.

Si donc on a voulu s'amuser à mes dépens, comme vous voulez me le faire croire, eh bien ! rira bien qui rira le dernier. À tout hasard, je me risque ; si le dénouement m'apprend que vous avez raison, je vous autorise d'avance à publier mon aventure en pamphlets ; vous ne pouvez me refuser. Vous mettrez le titre en grosses lettres : « Une duperie. »

Cependant, avant de terminer, Edgar, il faut que je vous dise, l'on se persuade vite de ce que l'on désire ; c'est pourquoi, ne voulant pas avoir affaire à votre rusé garçon, je compte beaucoup sur mon inconnue pour me donner la victoire.

Il n'y a rien d'entêté comme un vieux garçon. Je vous le prouve aujourd'hui. Mais afin que vous ne m'en vouliez pas trop, je vous promets d'avance de vous envoyer toute ma correspondance, même ce que l'on pourrait m'adresser de plus désagréable, au risque d'encourir tous vos sarcasmes. À bientôt, Edgar, envoyez-moi de vos nouvelles. Toujours vôtre.

Gaston.

III

À Monsieur Edgar T...

Edgar, vous me remerciez du plaisir que vous a causé l'envoi des quatre dernières lettres de mademoiselle Laure. Je vous ai bien tenu parole, pas un mot de ce qu'elle me dit ne vous a été caché, car je tenais beaucoup à ce que vous partageassiez mon opinion sur cette inconnue, à laquelle je m'intéresse de plus en plus. Vous en êtes venu à dire comme moi ; oui, c'est une femme remarquable, elle sait ce qu'elle sait, elle a vu ce qu'elle a vu. Avec quel charme elle m'a transporté de nouveau dans les pays qu'elle m'indique dans sa première lettre. Rien ne lui a échappé, elle a fait une étude complète des chefs- d'œuvre, des arts, des monuments, des curiosités, rassemblés en si grand nombre en France, en Italie. Combien de choses intéressantes, passées inaperçues, ne m'a-t-elle montrées, me laissant étonné de mon manque d'attention sur ce qui aurait dû frapper mon imagination.

En me communiquant ainsi ses impressions, elle m'a fait connaître jusqu'à quel point elle possédait cette sensibilité, cette grandeur d'âme que l'homme doit le plus apprécier chez celle dont il veut faire la compagne de sa vie.

Edgar, plus je lis mademoiselle Laure, plus je me sens le désir de la connaître personnellement. Qui est-elle ? pourquoi ce mystère ? Voilà les questions que je m'adresse vingt fois le jour.

Malgré toutes les démarches que j'ai faites, je n'ai pu rien découvrir. Comme elle me l'a dit, c'est inutile ; je ne saurai rien sans son consentement. Mais ce consentement, quand me le donnera-t-elle ? Edgar, je ne me comprends plus ; je suis inquiet ; si une lettre de Laure retarde, je sens un malaise incapable à définir.

Qu'est-ce que j'éprouve ? Je ne pourrais le dire. Vais-je m'éprendre d'une femme que je ne connais pas ?

Avez-vous jamais entendu parler d'une chose semblable ? est-ce que l'on peut aimer sans connaître l'objet aimé ? Rassurez-moi, Edgar, dites-moi que je n'ai jamais aimé, l'amour je ne le connais pas. Donnez-moi tous les noms qu'il vous plaira, traitez-moi de fou, de niais, d'écervelé, j'accepte toutes les qualifications, pourvu qu'elles me sauvent d'être amoureux, et amoureux de qui ? grand Dieu, voilà ce qui est le plus cruel.

Où est-elle cette femme ? Je voudrais pouvoir la tenir et l'étrangler, pour la punir de tous les tourments qu'elle me cause, pour lui apprendre à ne pas avoir tant d'esprit, et forcer ainsi les gens à ne pouvoir plus se passer de ses écrits du moment que l'on en a reçu quelques-uns ?

Oui, Edgar, voilà où j'en suis rendu, mais la vilaine me payera tout cela si jamais je la rejoins. La semaine dernière, furieux d'avoir échoué dans une recherche que je croyais cette fois mener à bonne fin, je lui écrivis une lettre fort peu aimable, dans laquelle je ne dissimulais nullement mon mécontentement ; voici ce qu'elle me répondit :

« Monsieur,

« Il était huit heures, assise à ma fenêtre, depuis quelques instants, j'étais ensevelie dans une de ses muettes contemplations de la nature qui remplit l'âme d'un bonheur mystérieux, en nous rapprochant pour ainsi dire du Souverain Maître. Le jour allait bientôt finir, le ciel était pourpré des feux mourants de Phœbus, tandis qu'à l'horizon l'astre majestueux des nuits montait lentement dans la nue. L'air était embaumé des suaves parfums des moissons et des fleurs. Aux approches du soir tout se taisait autour de moi, le calme le plus parfait m'environnait. Je me sentais heureuse, émue, cette solitude me plaisait. Mes pensées s'envolaient vers vous, je me disais : Que fait-il à cette heure ? ai-je réellement, comme il me le dit, pris quelqu'ascendant sur son cœur ? se pourrait- il que, sans me connaître, je fusse quelque chose pour lui ? Non, je ne puis le croire ; c'est l'inconnu qu'il cherche, c'est le mystère qu'il veut approfondir, mais ce n'est pas la femme qu'il veut aimer.

« J'en étais à ce point de mes réflexions, lorsque l'on vint me remettre votre dernière lettre. Je l'espérais depuis longtemps ; vous vous êtes fait attendre, mais en revanche quelle tirade. Je ne vous ai jamais connu aussi bourru. Des menaces, je crois que vous m'en faites ; vous m'ordonnez de cesser cet incognito, vous me dites que vous ne pouvez plus vivre ainsi, qu'il ne fallait pas vous écrire, persister dans ma résolution de ne pas me faire connaître n'a plus le sens commun. Mais, monsieur, c'est précisément ce qui vous plaît, tout ce qui est dans l'ordre naturel des chose n'a pas pour vous l'attrait de l'extraordinaire. Si je ne vous avais jamais écrit, si vous m'aviez connue dans un salon, malgré toutes les peines que je me serais données pour vous être agréable, vous m'auriez oubliée l'instant d'après, pour ne jamais plus vous souvenir. Vous auriez peut-être dit : C'est une femme d'esprit ; mais des femmes d'esprit on en trouve partout. En m'accusant de ne pas avoir le sens commun, vous me faites beaucoup de plaisir, c'est la preuve que je ne vous suis pas tout à fait indifférente. Vous voyez jusqu'à quel point je tiens à vous plaire, puisque je consens à paraître ridicule pour cela. Oui, je suis heureuse en pensant que souvent votre esprit est occupé de moi ; c'est une si grande joie de se sentir nécessaire à quelqu'un, que je ne puis me décider à vous obéir. Je veux plutôt braver votre courroux, car, écoutez-moi, Gaston, si vous me voyiez, tout ce que vous me dites éprouver pour moi sans me connaître disparaîtrait. J'en suis sûre. Si je ne réponds pas à l'idée que vous vous êtes faite de ma personne ; si je suis laide, par hasard ; si vous avez cru avoir affaire à une jeune fille à l'âge des illusions, des rêves, à l'âge où l'on ne connaît pas encore les déceptions, les revers du monde, à l'âge heureux enfin où l'on aime, où l'on peut être aimée ; et que vous rencontriez à sa place une vieille femme presqu'une grand-mère.

« Dites, que ferez-vous. Vous me détesterez souverainement, vous m'accuserez de vous avoir trompé, cependant je ne vous ai jamais parlé de moi-même, je vous ai laissé tout deviner, et il faudrait pour cela perdre en un instant, dans votre opinion, tout ce que m'a acquis ma correspondance avec vous au moyen du pseudonyme ? Ah ! Gaston, vous vous dites malheureux à cause de moi, mais ne suis-je pas plus à plaindre que vous ? vous m'ignorez, je vous connais ; je vous avais vu vingt fois avant de vous écrire, sans vous avoir jamais parlé j'avais déjà compris tout ce que vous étiez pour moi ; maintenant que j'ai lu dans votre âme, que vous m'avez appris votre caractère, que j'ai découvert jusqu'à quel point vous possédez ces qualités appartenant à l'idéal, que tout mortel dans des moments de douces rêveries se crée au début de la vie, comprenez-vous ce que je souffre ?

« Oui, comme vous me l'avez dit, je n'aurais pas dû vous écrire, ne vous voyant plus j'aurais peut-être oublié ! Mais votre parole parvenant jusqu'à moi, avait des accents qui me laissaient ravie, charmée. Après vous avoir lu, je voulais vous relire. Lorsque vous me disiez : Laure, je vous aime. Insensée, je répétais, il m'aime. Ai-je pu le croire ? est-il possible, durant près de trois mois j'ai pu m'abuser au point d'oublier que j'étais l'énigme du sphinx, qu'il fallait à tout prix deviner, vous pouviez avoir recours à tous les moyens, même emprunter le langage de la passion, auquel nulle femme ne peut entièrement fermer son cœur, lorsqu'il est dicté avec cette éloquence, cette persuasion dont vous possédez le secret ?

« Ah ! monsieur P., vous connaissez tout l'empire que vous pouvez avoir lorsque vous le voulez, vous n'avez rien épargné ! Méchant, pourquoi m'avoir traitée sans pitié ? Mais puis-je vous faire des reproches, n'ai-je pas commis la première faute ? Désormais je n'ai plus qu'à souffrir en silence. Qu'allez-vous dire en ouvrant cette lettre ? Je n'ose y songer. Si vous alliez cesser de m'écrire ! Mais non, non c'est impossible. Rassurez-moi bien vite par votre réponse. Vos épîtres seules, maintenant, ont le pouvoir de captiver toute mon attention. Les romans, mes favoris autrefois n'ont plus d'intérêt pour moi. Que sont ces lectures, en comparaison de tout ce que vous me dites ? Ne savez-vous pas mieux que personne rendre les sentiments de l'âme, nous transporter dans les lieux, décrits avec tant de précision, nous éblouir par le tableau des endroits délicieux où vous avez passé, dont vous nous donnez pour ainsi dire le panorama par une définition qui n'omet ni n'oublie ?

« Voilà pourquoi contre tant d'éloquence je suis demeurée sans force pour vous cacher mon secret. Je viens de tout vous avouer, en commençant cette lettre j'avais la ferme résolution de ne vous laisser rien savoir. Oh ! je rougis de ma faiblesse ; jamais vous ne me connaîtrez, apprenez-le donc, il y a une femme dans le monde qui souffre quand vous souffrez, dont le regard se voile de larmes quand vous êtes triste, elle donnerait vingt fois sa vie pour vous rendre heureux, mais elle mourra sans que vous l'ayez jamais reconnue, plutôt que de perdre l'estime, l'intérêt, l'amour même, que vous dites éprouver pour elle, et qui pourrait s'évanouir à sa vue, comme un beau songe au réveil subit du dormeur.

« Laure. »

Edgar, ne suis-je pas le plus malheureux des mortels ? Dites, cette femme n'a-t-elle pas été créée pour me tantaliser, si je puis me servir de cette expression ? Les dieux de l'antiquité n'ont jamais inventé de semblables supplices pour tourmenter les humains ? Je n'y puis plus tenir, il faut que je découvre cette inconnue. Qu'elle soit laide, vieille, difforme, n'importe, j'aime mieux cela que l'incertitude. Qu'on me frappe en pleine poitrine, c'est fort bien, j'accepte le coups en homme de cœur, mais suspendre au-dessus de ma tête l'épée de Damoclès, sans qu'elle ne s'abatte jamais en me menaçant sans cesse, c'est insupportable, la position n'est plus tenable.

La curiosité me dévore, je sens mon cerveau en feu, et ce qu'il y a de pis c'est que je crains fort d'avoir pour toujours perdu cette quiétude dans laquelle je vivais, qui était pour moi la plus grande garantie contre ces chagrins de cœur que j'éprouve aujourd'hui, au sujet desquels j'avais bien souvent plaisanté.

Edgar, écoutez-moi. Jusqu'à présent j'avais ignoré l'ascendant que pouvait prendre une femme sur moi. Comme Laure me le disait, l'amour je ne le connaissais pas. Je me croyais un philosophe, je n'étais qu'un enfant. Si Laure n'est pas un monstre, comme je l'espère, je sens combien je serais heureux de pouvoir passer ma vie auprès d'elle, et pour ce bonheur je suis résolu de tout tenter.

Je pars immédiatement pour Belœil, d'où sont datées ses lettres. Souhaitez-moi bon succès. Les vœux d'un ami ne peuvent que me porter chance. Avant de prendre le train j'écris ces quelques lignes à Laure :

« Mademoiselle,

« Vous m'aimez, dites-vous, et vous savez que je vous aime. Donc s'il y a entente entre nous vous n'avez plus le droit de me traiter comme vous le faites. Votre devoir est de vous nommer. Vous souffrez, je souffre, laissez-moi enfin le pouvoir d'aller vous consoler, et oublier près de vous tout ce que vous m'aurez fait endurer. Laure, que vous ai-je fait pour me traiter avec si peu de confiance. Ne savez-vous pas que pour moi le physique est très peu de chose, c'est la beauté de l'âme que je recherche avant tout. Si donc vous êtes laide, je vous aimerai laide, et ne voudrais pas vous voir belle, car ce ne serait plus vous. Ne comparez plus mes sentiments aux beaux songes ; ils sont bien réels, vous me feriez injure en doutant encore de ma sincérité. »

Edgar, ne me regardez pas trop comme un Don Quichotte de la Manche. Tous les hommes ont leur folie, moi j'ai celle de courir après l'inconnu, et j'irais, comme Énée, jusqu'aux enfers pour le découvrir.

Gaston.

IV

Beloeil, 187…

À Monsieur Edgar T…

Edgar, je vous envoie qu'un mot pour vous prouver que je suis encore de ce monde. Vous avez de graves inquiétudes à mon sujet ; eh bien ! rassurez-vous. Gaston n'est pas mort, Gaston vit encore. Le mutisme que j'ai gardé depuis un mois avait pour cause le dépit. Je n'avais rien reçu je n'avais rien découvert de cette fée mystérieuse, dont le souvenir me hantait comme un cauchemar. J'étais une risée, il n'y avait plus à douter ; j'entendais vos sarcasmes, vos rires railleurs, qui arrivaient à mes oreilles comme des sons discordants, jusque dans mon sommeil, et me réveillaient en sursaut. J'envoyais Laure à tous les diables, souvent vous avec elle. J'aurais voulu me revoir au fin fond de la Chine. Les Chinois n'ont pas d'idées extraordinaires, et laissent les originaux de mon espèce se renfermer autant qu'ils le veulent dans leur scepticisme, sans jamais avoir la fantaisie de les en tirer. Le peuple de l'*assafoetida* me semblait le plus sensé de tous, dans mes moments de rage. Au moins, me disais-je, ces gens-là, s'ils ont de l'invention, ce n'est pas pour tourner le moral. La Chine était devenue le pays de mes rêves ; j'aurais voulu être tourné en chinois, en véritable chinois, avec des yeux taillés en saucier, une tresse de cheveux me descendant sur les talons, et un esprit de chinois ; ce n'était pas trop demander pour être délivré des tracas que Laure me causait. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'enfin hier, hier seulement, on me remit un petit billet tout rose, parfumé, plié avec un chic tout particulier. C'était bien à elle, à l'adresse j'avais reconnu l'écriture. Tout ce qu'elle fait est bien fait. Encore un tort de plus pour me faire tenir aux Chinois. Je n'osais ouvrir, je demeurais là, bêtement, devant ce pli, comme s'il allait me jouer un mauvais tour. Qu'allait-il m'apprendre, il y avait si longtemps que je n'avais reçu de ses nouvelles, Ne valait-il pas mieux jeter le tout au feu et en finir ? Mais non, je veux savoir, d'une main rassurée je brise le cachet. Voici ce que j'ai lu :

« Le spectre de la mort est bien fait pour briser les résolutions les plus déterminées. C'était décidé je ne voulais plus vous voir ; je vous en avais trop dit, je m'étais condamnée à garder éternellement le silence, lorsqu'un soir vint frapper à ma porte un être hideux à l'aspect décharné. Il ne marchait pas, il semblait se traîner péniblement. Son regard était vague, son teint pâle et livide. Il s'avança lentement vers moi, s'assit à mon chevet et m'enlaçant de ses bras : Viens, dit-il, Caron t'attend ; sans que je pusse me défendre, il m'entraîna rapidement vers la barque fatale. C'en était fait de moi ; j'allais passer le Styx pour entrer au noir Tartare, lorsque le nocher des enfers, n'oubliant pas ce qui lui était dû, s'informa si je pouvais payer le tribut. Sur ma langue nulle pièce ; mon conducteur honteux de sa méprise, m'abandonna bien vite sur les bords du fleuve, et le bateau s'en retourna sans moi. Mais il m'a fallu plus de trois semaines pour revenir de si loin. Dans ce voyage terrible, votre souvenir me poursuivait sans cesse ; ne plus vous revoir était mon plus grand chagrin, et aujourd'hui, après avoir été sur le point d'être séparée de vous pour toujours, je ne me sens plus le courage de refuser la demande que vous me faites dans votre dernière lettre. Venez donc demain soir à la demeure de Madame M., qui se trouve sur la grande route vous la connaissez bien ; je serai seule au jardin et vous attendrai.

« Ne frappez pas, ouvrez tout simplement la barrière, venez me trouver au fond de l'allée principale, où il y a un berceau.

« Adieu, Gaston, je tremble en vous accordant cette faveur. Qu'allez-vous penser de moi.

« Laure. »

Edgar, vous concevez ce que j'ai éprouvé après cette lecture. Qui peut-elle être ? Elle me donne rendez-vous chez madame M… une personne fort âgée, passant de beaucoup la soixantaine. Veuve depuis de longues années, vivant seule avec quelques anciens domestiques, ne me connaissant nullement, cette femme ne peut avoir conspiré contre moi, ni même permettre que l'on se serve de sa demeure pour se moquer d'un homme qui ne lui a jamais rien fait.

Donc, je ne crains plus les railleurs, je vais aller d'un pas assuré au lieu qu'on me désigne ; mais je me sens une anxiété mortelle, je brûle de connaître la réalité.

Dans deux heures je saurait tout. Les vœux les plus ardents que je fais c'est de n'être plus à la peine d'envier les Chinois. Si vous étiez à ma place vous comprendriez, que tout en les enviant on est fort à plaindre d'être réduit à vouloir leur ressembler ; je vous souhaite de ne jamais en venir là, et malgré tout je vous conserve une sincère amitié.

Gaston.

V

À monsieur Edgar T…

Edgar, accourez bien vite. Je l'ai vue enfin ; non en rêve, non en fumée, mais bien en chair et en os. J'ai entendu sa voix, qui m'a semblé la plus suave musique qui ait jamais retenti à mon oreille. J'ai senti sa petite main trembler dans la mienne, et j'ai cru devenir fou de bonheur. Elle était bien réellement là, ma Laure bien-aimée, dans ce berceau que je bénis, ce n'était pas un monstre, ni une vieille aux cheveux blancs ; non, c'était une charmante figure, une jeune fille dans toute sa fraîcheur et sa grâce. C'était, devinez ; je ne vous le donnerai pas en cent, je ne vous le donnerai pas en mille, ce style est passé, et je ne veux plus me souvenir du passé, le présent seul m'intéresse. Cette femme, je l'avais déjà vue, se peut-il que j'aie passé devant elle sans deviner quelle âme se cachait sous cette délicate enveloppe ? Je n'ai su que vous dire : elle a de fort beaux yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une bouche moqueuse. Je viens de vous la nommer. Oui, c'était elle ; Alice de C. est mon inconnue, ma déesse, ma fée, ma fine mouche enfin, que je ne veux plus laisser s'envoler. Oh ! Edgar, le plus heureux moment que j'ai encore éprouvé fut hier soir lorsqu'entrant dans cette mystérieuse allée, où l'on m'avait donné rendez-vous, je l'aperçus sur un banc d'osier, timide et tremblante à mon approche ; elle n'avait osé se lever, mais me tendant la main elle murmura bien bas, tandis que son doux regard s'abaissait vers le sol pour voiler une larme : « Gaston, pardonnez-moi. »

Lui pardonner ! qu'avais-je à lui pardonner ? de m'avoir fait connaître une vie toute nouvelle ? de m'avoir révélé un bonheur qui sans elle aurait toujours été pour moi un mystère ?

N'était-ce pas à moi de lui demander pardon de l'avoir méconnue à ce point, de l'avoir fuie lorsque j'aurais dû le premier aller rendre hommage à tant d'esprit, de talents, de qualités réunis ? Aussi, vous concevez avec quelle humilité je m'accusai de tous mes torts, en lui demandant de ne pas me hair, d'avoir pitié de celui qui désormais ne pouvait plus vivre sans elle. Son silence, son trouble, son émotion, me montrèrent assez, tout ce que je devais espérer. Pour la première fois son regard rencontra le mien, je demeurai fasciné sous le charme de ses deux grands yeux noirs. Alors je sentis une main se poser sur mon épaule et une voix qui me fit tressaillir prononça ces paroles : « Ah ! Gaston, je vous l'avais bien dit qu'il fallait vous départir de vos travers. »

Je me détournai subitement, c'était ma mère. Edgar, j'étais la victime d'une conspiration.

Comme un lâche, j'avais fui le danger et le danger avait couru après moi. Mais je ne lui en veux pas trop de m'avoir attrapé. Vous voyez j'avais raison lorsque je disais : ma mère n'est pas une personne à abandonner ce qu'elle a entrepris ; en cette occasion elle a réussi au-delà de ses espérances. Je suis devenu amoureux fou de ma petite Alice, et c'est bien le cas de dire : Ce que femme veut Dieu le veut.

Accourez vite, Edgar, je n'attends plus que vous pour accomplir l'acte solennel qui doit assurer mon bonheur.

Gaston.

Une lettre anonyme,
d'Adèle Bibaud (1857-1941),
est parue, à Montréal, en 1912.

ISBN : 978-2-89668-855-5
© Vertiges éditeur, 2019
– 0856–

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org